

# *Libretto*



KURBAN SAID

LA FILLE  
DE LA CORNE D'OR

roman

Traduit de l'allemand par  
ODILE DEMANGE

*Libretto*

Titre original :  
*Das Mädchen vom Goldenen Horn*

© Éditions Buchet/Chastel, Paris, 2006, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-261-4

La véritable identité de Kurban Saïd, l'auteur de *Ali et Nino*, est restée inconnue jusqu'à ce que Tom Reiss nous la dévoile dans une magistrale biographie, *L'Orientaliste*<sup>1</sup>.

Lev Nussimbaum, écrivain mystérieux du xx<sup>e</sup> siècle, est né en 1905 à Bakou (Azerbaïdjan) qu'il a fui en 1918 en compagnie de son père en raison des massacres qui y avaient lieu et après le suicide de sa mère l'année de ses cinq ans. Figure flamboyante du Berlin littéraire des années vingt et trente, Lev Nussimbaum, alias Kurban Saïd ou encore Essad Bey, a écrit de nombreux essais et biographies (toujours remises en question concernant leur sérieux). Ses origines restent encore aujourd'hui douteuses et les informations les concernant aléatoires. Lev Nussimbaum a fui l'Allemagne en 1938, année où il publie *La Fille de la Corne d'Or*, pour rejoindre l'Italie où il est décédé en 1942.

1. Libretto n° 308, 2010.



« Et ce “i”, mademoiselle Anbari? »

Asiadeh leva la tête. Ses yeux gris étaient pensifs et sérieux. « Ce “i”? » répéta-t-elle d’une voix basse et douce. Elle marqua un instant de silence avant d’affirmer d’un ton résolu et désespéré: « Ce “i” est un gérondif iakoute, que l’on peut rapprocher de la forme kirghize “barisi”. »

Bang frotta son long nez busqué. Derrière la monture métallique de ses lunettes rondes, son regard avait la sagesse de celui d’une chouette. Il expira d’un air réprobateur.

– Je considère, dit-il en tapant sur la table de son doigt osseux, je considère ce “i” du “bari” iakoute comme un suffixe possessif. Bari signifie “la totalité” et la forme en “i” que nous rencontrons ici au lieu de la forme iakoute familière en “a”, provient certainement d’une palatalisation plus récente. Quel est le substantif primitif?

– Bar – ce qui existe, répondit Asiadeh.

– C’est exact, poursuit Bang, pensif et mélancolique. Ce qui existe et, comme tout autre substantif, il se décline. Nous retrouvons la racine “bari” en koumyk. En balkare et en karatchaï en revanche, le radical est “barasin”. J’ai pourtant quelque difficulté à m’expliquer cette absence du “a” dans la forme iakoute.

Une odeur de vieux papier régnait dans la pièce exiguë percée d’une haute fenêtre. Bang tournait tristement les

pages du dictionnaire sous les yeux du Tatar Rachmetullah, du Hongrois Szurmai et du sinologue Goetz réunis autour de la table rectangulaire. Asiadeh contemplant ses petits ongles et le sinologue Goetz suggéra d'expliquer cette forme mystérieuse par un instrumental mongol figé.

«Quand j'étais jeune, observa Bang sévèrement, j'avais moi aussi tendance à tout expliquer par un instrumental mongol figé. L'audace est un privilège de la jeunesse.»

Bang avait soixante ans. Le sinologue quarante-cinq. Asiadeh éprouva soudain un douloureux picotement au fond de la gorge. Les effluves douceâtres des dictionnaires jaunis, les fioritures sinueuses des écritures mandchoues et mongoles, les formes barbares des langues engourdies, étaient irréels, hostiles, presque glaçants. Elle poussa un profond soupir, la cloche sonna. Bang alluma sa pipe, signalant ainsi la fin du séminaire de philologie turque comparée. De son doigt maigre, il caressa tendrement la page flétrie de la grammaire ouïgoure et annonça sèchement : «La prochaine fois, nous aborderons la structure du verbe négatif à partir des hymnes manichéens.» Dans sa bouche, cette phrase tenait tout à la fois de la promesse et de la menace. La philologie avait perdu tout sens à ses yeux depuis la mort du grand Thomsen à Copenhague. La jeunesse ne comprenait rien et prétendait tout expliquer à partir d'un instrumental figé.

Les quatre auditeurs s'inclinèrent silencieusement. Asiadeh se dirigea vers le grand escalier de la faculté de langues orientales. Les salles de cours déversaient leur flot d'égyptologues barbus et de jeunes exaltés fermement décidés à consacrer leur existence à l'étude des inscriptions assyriennes en caractères cunéiformes. Derrière la porte close de l'amphithéâtre d'arabe expiraient encore les laryngales sanglotantes d'un ghazal de Lebid, et la voix du professeur concluait : «Un exemple classique d'apocope.»

Asiadeh descendit l'escalier. Elle appuya son coude

rond contre la lourde porte qui donnait sur la rue, et sa main se resserra autour de sa serviette de cuir. La porte s'ouvrit. Dehors, des feuilles d'automne jonchaient l'étroite Dorotheenstraße. À petits pas pressés, Asiadeh traversa la rue et pénétra dans la cour de l'université, où des arbres grêles semblaient ployer sous le poids de tant de sciences accumulées. La jeune fille leva la tête. Elle vit le ciel couvert de l'automne berlinois, les fenêtres sombres des amphithéâtres et l'inscription dorée qui ornait la façade du bâtiment... Des étudiants en manteaux gris élimés, de gros cartables sous le bras, passaient rapidement devant elle – médecins, juristes, économistes, issus d'un monde différent, étranger et nébuleux.

Asiadeh entra dans le vestibule obscur de l'université. La grande horloge indiquait dix heures huit. Le hall était plein de gens pressés. Asiadeh s'arrêta devant le tableau d'affichage de la faculté et lut, perdue dans ses pensées, hébétée d'ennui, les communications sans queue ni tête du rectorat aux étudiants :

«Le cours du professeur Hasting sur les débuts du gothique n'aura pas lieu ce semestre.» «Trouvé manuel de chimie. À retirer auprès de l'appariteur.» «Le professeur Sachs, docteur en médecine, est disposé à soigner gratuitement les étudiantes et étudiants. Tous les jours de quinze heures à dix-sept heures. Institut de médecine interne.»

Les mêmes annonces étaient accrochées à la même place depuis le début du semestre. Les marges des feuillets étaient défraîchies comme les vieux textes du Caire et de Lahore. Asiadeh sortit de sa sacoche un petit carnet. Elle posa la serviette à plat sur son bras et nota d'une écriture minuscule, légèrement descendante : «Institut de laryngologie. 2, Luisenstraße, de neuf heures à treize heures.»

Elle rangea son carnet et sortit sur le parvis donnant sur l'avenue Unter den Linden. Elle aperçut la majestueuse

statue de Frédéric le Grand et les lignes classiques du palais du Kronprinz. Au loin, les cariatides de la porte de Brandebourg se dressaient dans le demi-jour confus de ce matin d'automne.

Asiadeh tourna à droite. Elle traversa la Louis-Ferdinand-Straße et entra dans la cour de la Bibliothèque nationale. Elle gravit quatre à quatre l'escalier de marbre et se retrouva dans l'immense hall d'entrée. La grande salle de lecture circulaire s'ouvrait en face d'elle, tandis que les longs couloirs des catalogues partaient vers la gauche. La petite porte à droite menait à la «salle de lecture orientale», une pièce tout en longueur, repaire des érudits et des originaux les plus singuliers de Berlin. Asiadeh entra, s'approcha des rayonnages, en sortit le *Dictionnaire comparé* de Radloff et s'assit devant une immense table.

La salle de lecture sentait la poussière des livres, les in-folio et la sagesse... Asiadeh ouvrit le volume. Elle inclina la tête et ses sourcils se froncèrent sous son front légèrement bombé. Le souffle des vocables indomptés lui caressait l'oreille et son regard voilé apercevait, au-delà des noirs hiéroglyphes ouïgours, des cavaliers touraniens parcourant les steppes, des camps nomades étendus sous la lune et le gris pâle des collines d'Anatolie.

Cependant, sa main écrivait: «Étymologie du mot "utch" – la fin. En vertu des lois de la phonétique, "utch" se transforme en "us" dans le dialecte d'Abakan. Dans celui de Karaga, on rencontre deux formes, "utu" et "udu". Le soïanique emploie également "udu"...» Elle s'interrompt. Ce terme de soïanique n'avait aucun sens. Elle ne savait ni quand ni où la langue dont elle cherchait à déchiffrer les formes avait été parlée. Ce mot évoquait pour elle le murmure d'un grand fleuve et l'image d'hommes sauvages aux yeux bridés, armés de harpons, qui traînaient de grands esturgeons gras sur les rives moussues. Ces hommes avaient

les pommettes larges, le teint sombre, et ils étaient vêtus de peaux de bêtes. Sur les rives du fleuve, ils assommaient les immenses poissons en criant « udu! » – forme soïanique du mot turc primitif « utch », la « fin ».

Asiadeh ouvrit son cartable et en sortit un miroir de poche rectangulaire. Elle le cala entre les dos des deux gros volumes du dictionnaire et se regarda furtivement, timidement, dans la petite surface brillante : elle vit de minces lèvres rouges, un visage clair de forme ovale et des yeux gris ourlés de longs cils fournis. Son index suivit la ligne de ses sourcils étirés et effleura la peau douce, claire, un peu rougie. Rien dans ses traits ne rappelait les nomades aux yeux bridés et aux pommettes larges qui vivaient sur les rives d'un fleuve sans nom. Asiadeh soupira. Un millier d'années la séparait de ces robustes ancêtres qui étaient venus, un jour, des déserts de Touran, pour se répandre à travers les plaines grises d'Anatolie. Ces mille ans avaient peu à peu effacé les yeux bridés, le teint mat et les pommettes dures et larges. Ces mille ans avaient vu naître des empires, des villes et des déplacements vocaliques. Et au cours de ce millier d'années, un de ses ancêtres avait conquis la ville impériale d'Istanbul et un autre avait perdu la ville califale de Bagdad. Étaient restés un petit visage ovale, des yeux clairs et mélancoliques et le souvenir douloureux d'un empire perdu, des eaux douces d'Istanbul, et d'une maison sur les rives du Bosphore, agrémentée de cours de marbre, de colonnes élancées et d'inscriptions blanches à l'entrée.

Asiadeh rougit comme une petite fille. Elle repoussa son miroir et jeta un regard inquiet autour d'elle. Elle vit des dos voûtés, des crânes dégarnis et les regards myopes d'yeux innombrables derrière d'innombrables lunettes. Ça et là, un chuchotement furtif rompait le silence solennel de la salle de lecture.

« Pourriez-vous me passer les *Elementa persica*? » « Une

erreur typographique dans le dictionnaire d'amhare? Est-ce possible?» « Pensez-vous que cette adjonction contienne un négatif?» Les feuilles jaunies bruissaient doucement. Une odeur d'encre vieillie flottait dans l'air. Les étagères de livres ressemblaient aux rangées de dents d'un monstre malfaisant, assuré de sa victoire. À la table voisine, une philologue desséchée, au teint blafard et aux joues creuses, traduisait laborieusement le *Tarik* d'Hak-Hamid. Remarquant le miroir en équilibre entre les dos des livres, elle cligna des yeux avec réprobation et griffonna sur un morceau de papier: «*Horribile dictu! Cosmetica speculumque in colloquium!*» Elle fit passer le billet à Asiadeh qui, conciliante, répondit au verso: «*Non cosmeticae sed influenza.* Je suis malade. Sortez, je vous traduirai le *Tarik*.»

Elle se leva, referma les dictionnaires et passa dans le grand hall. La philologue aux joues caves la suivit. Elles s'assirent côte à côte sur le banc de marbre froid, le volume du *Tarik* posé sur les genoux d'Asiadeh. Les rochers gris d'Espagne surgirent des vers houleux, tandis que le général Tarik franchissait nuitamment le détroit de Gibraltar, à la lueur vacillante des flambeaux, posait le pied sur les rochers gris et jurait de soumettre la terre d'Espagne au nom du calife. La philologue soupira d'extase. Elle tenait pour une immense injustice que le premier enfant turc venu parlât couramment cette langue, alors qu'une philologue studieuse était contrainte de l'apprendre péniblement.

«Je suis souffrante», lui confia Asiadeh et elle reposa le *Tarik*. Jetant un regard pensif sur l'aigle noir encastré dans les dalles du sol de marbre, elle se leva. «Il faut que j'y aille, chère collègue.» Elle prit congé et se dirigea vers la sortie, d'excellente humeur sans savoir pourquoi.

Elle descendait la bruyante Friedrichstraße, son porte-documents étroitement serré sous son bras. C'était l'automne et une pluie fine tombait sur Berlin. À la gare de

la Friedrichstraße, les marchands de journaux se tenaient droits comme des sentinelles. Asiadeh remonta le col de son imperméable trop mince. Devant le palais de l'Amirauté, son petit pied trébucha dans le gris foncé de la pluie. Une automobile passa, soulevant une gerbe d'eau sale qui macula ses bas de taches grises. Asiadeh poursuivit son chemin. La Spree de plomb était couverte d'une teinte bleu terne. Asiadeh s'arrêta sur le pont et ses yeux embrassèrent la charpente métallique de la gare. Le métro grondait au-dessus. La vaste avenue s'étendait devant elle, luisante sous la pluie automnale. Cette ville était étrangère et belle dans la rectitude classique de ses rues nues et trempées. Asiadeh inhala profondément cet air étranger et observa les visages blêmes des passants. Son esprit romanesque imaginait dans ces longues faces rasées de près d'anciens capitaines de sous-marins entreprenant de téméraires traversées vers les rivages d'Afrique, et décelait dans les regards d'un bleu dur les souvenirs mélancoliques des champs de bataille des Flandres, des déserts glacés de Russie et des sables incandescents d'Arabie.

Elle atteignit la longue Luisenstraße. Les maisons prirent une teinte rougeâtre ; un homme aux mains protégées par d'épais gants de laine vendait des marrons à l'angle de la rue. Ses yeux étaient bleus et profonds, et Asiadeh songea que ces regards emplis de la rigueur aride de l'au-delà étaient l'œuvre de deux hommes – le roi Frédéric, et Kleist, le poète. Le marchand de marrons cracha et Asiadeh se détourna, alarmée. Elle déglutit et éprouva une vive douleur au fond de la gorge. Les hommes étaient imprévisibles et le poète Kleist mort depuis longtemps.

Ses pieds trottinaient sur l'asphalte mouillé. Une goutte de pluie lui tomba dans le cou et glissa lentement le long de son dos. Elle serra plus fermement encore son cartable sous son bras et reconnut devant elle, du côté gauche de la rue, le

monument à la mémoire de Virchow. Le quartier prenait peu à peu un visage médical. Les vitrines contenaient des scies chirurgicales, des instruments dentaires et des manuels de pathologie générale. Asiadeh s'arrêta devant une boutique et releva ses épaules graciles avec inquiétude. Un squelette aux os décharnés lui souriait derrière la vitre. Prise entre le défunt Virchow et le squelette, elle voyait dans le miroir du magasin le reflet de son propre visage étroit, aux joues rougies et aux yeux apeurés. Sur sa gauche s'élevait le mur rouge de la Charité. Elle aperçut les branches des arbres solitaires et les malades en tenues rayées bleu et blanc. Elle repartit, la tête enfoncée dans les épaules. Il ne faisait plus vraiment froid et son imperméable trempé sentait le caoutchouc.

«Le train ne s'arrête pas au pont de Jannowitz», songea-t-elle tristement, car c'était la première phrase d'allemand qu'elle avait apprise, et elle lui revenait régulièrement à la mémoire quand elle se sentait seule et perdue au milieu de la splendeur de pierre de Berlin. Elle releva la tête vers les trois marches qui conduisaient à la clinique. Elle les gravit. Une robuste religieuse lui demanda son nom et lui remit une fiche. Asiadeh s'avança jusqu'au miroir, retira son petit chapeau rond libérant des cheveux blonds et souples, trempés à leur extrémité, qui tombaient librement sur ses épaules. Elle se recoiffa, vérifia ses ongles, fourra la fiche dans sa poche et s'avança dans le demi-jour de la grande salle de consultation.

«*Concha bullosa*», dit le Dr Hassa, et il jeta ses instruments dans le bassin. Le patient posa un regard craintif sur l'ordonnance et disparut dans la salle de radiologie. «Cela pourrait aussi bien être un empyème», et il nota cette hypothèse dans le dossier du malade. Puis il alla se laver les mains. En chemin, il pensa à la vie et, laissant

les gouttes d'eau limpide ruisseler sur ses doigts et disparaître dans le lavabo, il secoua la tête, plein de pitié pour lui-même. «Je suis surmené», songea-t-il, et des rides horizontales plissèrent son front. Deux ablations des amygdales en une seule matinée, c'était un peu beaucoup. Plus une anesthésie. Quant aux deux paracentèses – la seconde était parfaitement inutile. Le tympan se serait perforé tout seul. Mais le patient était inquiet.

Le Dr Hassa s'essuya les mains et pensa au rhinosclérome. C'était son gros souci. Le patron voulait présenter le rhinosclérome aux étudiants. Or le rhinosclérome ne voulait pas. Il appartenait à une vieille femme extravagante, têtue comme une mule, qui refusait de servir de cobaye. Qu'il était regrettable que chaque maladie s'accompagne d'un malade! Mais dans le fond, s'il était de mauvaise humeur, c'était à cause de l'interne. Celui-ci ferait mieux de se faire psychanalyste et d'aller s'installer à Vienne. Personne ne verrait rien à redire à ce qu'il dépose un polype aux extrémités en anse à même la table de verre. En pleine tournée du patron! Le vieux n'avait rien dit, mais il était rouge de colère. Et évidemment, c'était lui, Hassa, qui était responsable de ses internes, et même de leurs conceptions de l'hygiène moderne.

«L'anse sur la table, comme ça, juste avant qu'on s'en serve, maugréa Hassa. Quand je pense que tout acte de violence sur la personne des internes est formellement interdit.» Il prit un mouchoir et en enveloppa l'ébonite du réflecteur. Il cligna des yeux avec irritation et convint que sa morosité n'était due ni au rhinosclérome ni à l'interne. C'était la faute du mauvais temps, qui l'empêchait d'aller au Stölpchensee. Alors qu'hier, précisément, il avait repéré une petite blonde qui, certainement aujourd'hui encore..., mais suffit. C'était la faute du temps et du Stölpchensee, certainement pas du fait qu'il venait d'apprendre que

Marion avait passé tout l'été en compagnie de Fritz dans le Salzkammergut. Et après? Marion pouvait bien faire ce qu'elle voulait! Quant au rhinosclérome, il serait présenté, bon gré mal gré, après tout, c'était une clinique universitaire, oui ou non?

Le Dr Hassa prit l'air grave et pénétra dans la grande salle de consultation. Le long des murs, les sièges d'examen s'alignaient en rangées interminables. À côté de chacun, une ampoule électrique, une table pour poser les instruments et quelques bassins. Des malades étaient assis sur les chaises, le visage tout à la fois absent et tendu. Au fond à gauche, le Dr Mossitzki faisait cliqueter une batterie de laryngoscopes, et sur le troisième tabouret à droite, le Dr Mann criait: «Ma sœur, un otoscope!»

Le siège d'examen du Dr Hassa était occupé par une jeune fille blonde aux yeux gris et rêveurs, dont la forme dessinait une courbe peu commune. Le Dr Hassa prit place sur un tabouret bas devant la patiente et l'observa attentivement. La jeune fille sourit, et une fontaine de gaieté jaillit soudain des yeux tristes, curieusement fendus. Désignant du doigt le réflecteur d'Hassa, dirigé vers le haut, elle remarqua d'une voix à l'accent étranger: «On dirait une auréole.»

Hassa rit. Après tout, la vie ne manquait pas d'attrait et il se moquait bien de Marion. Il plongea son regard dans les insondables yeux gris et une pensée fugitive lui traversa l'esprit: pourvu que ce soit une *Rhinitis vasomotoria*, le traitement est long. Il s'étonna de cette pensée qu'il jugea indigne et demanda, avec un léger sentiment de culpabilité:

- Quel est votre nom?
- Asiadeh Anbari.
- Profession?
- Étudiante.
- Ah parfait, une future collègue, commenta aimablement Hassa. Vous faites médecine?

– Non, philologie, répondit la jeune fille.

Hassa rectifia la position du réflecteur.

«Et qu'est-ce qui vous amène ici? Ah, vous avez mal à la gorge.» Sa main gauche tâtonna automatiquement à la recherche de l'abaisse-langue.

– Germaniste?

– Non, reprit la jeune fille d'un ton sévère. Turcologue.

– Pardon?

– J'étudie la philologie turque comparée.

– Grands dieux, à quoi cela peut-il bien servir?

– À rien, répondit-elle d'un air maussade, et elle se tut.

Hassa fit son travail lentement, avec douceur et minutie. Pendant ce temps, ses pensées fluctuaient entre le professionnel et le privé. Dans le premier registre, il procéda à quelques constatations: résultat de l'examen rhinoscopique – *anterior et posterior* – rien de remarquable. Légère inflammation du tympan gauche, mais non douloureux à la pression. Pas de début d'*Otitis media*. Infection purement locale. Lors de la poursuite du traitement, tenir compte de l'anamnèse. En privé, il pensait: philologie turque comparée! Est-ce possible, avec de si jolis yeux gris? Elle s'appelle Anbari. Ce nom me dit quelque chose. Elle ne doit pas avoir vingt ans, mon Dieu, que ses cheveux sont souples.

Il reposa le réflecteur, recula le tabouret et dit d'un ton sans réplique:

– *Tonsillitis*. Début d'*Angina follicularis*.

– En bon allemand, c'est une angine, dit la jeune fille en riant, et le Dr Hassa prit la résolution de renoncer au latin.

– Oui, confirma-t-il, vous allez garder le lit, cela va sans dire. Voici une ordonnance pour un gargarisme. Pas de cataplasme, mais surtout prenez une voiture pour rentrer chez vous. À la diète, mais au fait, pourquoi la turcologie? Ça ne mène à rien, si?

– Cela m'intéresse, répondit la jeune fille avec simplicité,

et la gaieté de ses yeux envahit tout son visage. Vous savez, il existe tant de mots étranges, et chacun résonne comme un coup de tambour.

– Vous avez de la fièvre, dit Hassa. Voilà qui explique les coups de tambour. Votre nom me dit quelque chose. N’y a-t-il pas eu un gouverneur de Bosnie qui s’appelait Anbari?

– Si, en effet, c’était mon grand-père.

Elle se leva et ses doigts disparurent un instant dans la large main du Dr Hassa.

«Revenez me voir quand vous serez guérie... Pour un contrôle, bien entendu.»

Asiadeh leva les yeux. Le médecin avait le teint mat, des cheveux noirs coiffés en arrière et des épaules très larges. Il ne ressemblait pas du tout aux mystérieux capitaines de sous-marins ni aux farouches pêcheurs de la rive du fleuve sans nom. Avec un petit signe de tête, elle se dirigea vers la sortie.

Arrivée à la gare de la Friedrichstraße, elle s’arrêta et réfléchit. Le médecin lui avait conseillé de rentrer en voiture. Elle fit la moue et décida de se montrer prodigue. La tête bien droite, elle passa devant la gare en direction d’Unter den Linden. Là, elle monta dans un autobus, s’adossa contre les coussins de cuir moelleux et songea avec satisfaction qu’il n’y avait qu’une syllabe de différence entre une auto et l’autobus qui roulait sans cahots.

«Uhlandstraße», dit-elle au receveur en lui tendant la monnaie.

Il faisait sombre. La pièce était au rez-de-chaussée et les deux fenêtres donnaient sur la cour. Au milieu, une table couverte de linoléum et trois chaises. Une ampoule sans abat-jour pendait du plafond au bout d'un cordon. Le long des murs aux papiers peints déchirés, un lit et un divan se serraient l'un contre l'autre. Sur l'unique mur libre, une armoire, dont la porte était maintenue fermée à l'aide d'un journal plié. À côté, quelques photographies jaunies. Ahmed-Pacha Anbari était assis devant la table et son regard la suivait les dessins familiers du papier peint défraîchi.

«Je suis malade», annonça Asiadeh, et elle s'assit sur une chaise. Ahmed-Pacha leva la tête. L'inquiétude envahit ses petits yeux sombres. Asiadeh bâilla et étira ses bras minces. Ahmed-Pacha se leva pour arranger le lit et Asiadeh fit glisser sa robe. Elle s'assit au bord du lit et parla, frissonnante et un peu confuse, de la terminaison iakoute en «a» et de l'étranger qui avait examiné sa gorge.

Les yeux d'Ahmed-Pacha s'emplirent d'effroi.

– Tu es allée seule chez le médecin ?

– Oui, père.

– Tu as dû te dévêtir ?

– Mais non, père, je t'assure.

Sa voix était parfaitement impassible. Asiadeh ferma les yeux, ses membres étaient de plomb. Elle entendit les

pas hésitants d'Ahmed-Pacha et le bruit de pièces d'argent qui s'entrechoquaient. « Des citrons et du thé », chuchota Ahmed-Pacha quelque part derrière la porte.

Les cils d'Asiadeh frémirent. Sous ses paupières à demi closes, elle distinguait les photographies jaunies du mur. Ahmed-Pacha y portait un habit de gala broché d'or, un long sabre, un auguste fez et des gants en chevreau glacé. Asiadeh inhala profondément et respira soudain la poussière du pont Galate et l'odeur des dattes qui séchaient jadis dans la niche d'angle de sa chambre, sur les rives du Bosphore. Un léger murmure s'élevait un peu plus loin. Ahmed-Pacha était agenouillé sur le tapis poussiéreux d'une chambre de Berlin et son front touchait le sol. Il priait tout bas, absorbé en lui-même. Asiadeh reconnut la grosse boule du soleil et la vieille muraille de Constantin aux portes d'Istanbul. Hassan le janissaire escaladait le mur et hissait le drapeau de la maison d'Osman sur l'antique citadelle. Asiadeh se mordit la lèvre. Michel Paléologue se battait à la porte de Romain, et Mahomet el-Fayh passait à cheval sur les cadavres pour entrer dans Sainte-Sophie et presser ses paumes couvertes de sang contre les colonnes byzantines. Asiadeh leva sa propre main et la posa sur sa bouche. Son haleine était chaude et moite et elle prononça d'une voix forte et énergique :

– Boksa !

– Qu'y a-t-il, Asiadeh ? Ahmed-Pacha se penchait sur son lit.

– Datif karagasse du mot dhaghataï *bogus*, la gorge, répondit la jeune fille.

L'air préoccupé, Ahmed-Pacha jeta son manteau de fourrure sur sa couverture.

Il poursuivit ses prières, et dans la confusion de son rêve éveillé, Asiadeh vit les minces épaules du sultan Vahideddin qui sortait pour la prière du vendredi, en passant devant la

haie de soldats. De petits bateaux décrivaient des cercles sur le Tatly-Su et les journaux parlaient de conquêtes dans le Caucase, des victoires allemandes et de l'avenir glorieux de l'empire des Ottomans.

Quelqu'un lui effleura les cheveux. Elle ouvrit les yeux et vit Ahmed-Pacha, un verre à la main. Elle se gargarisa avec le liquide infect et déclara avec le plus grand sérieux : « Gargarisme est une onomatopée, tout doit être compris phonétiquement. » Puis elle retomba sur ses oreillers.

Elle était allongée sur le dos, les joues rougies et les yeux clos. Elle voyait des steppes, des déserts, des cavaliers intrépides et le croissant de lune au-dessus du palais du Bosphore. Se tournant alors vers le mur, elle sanglota longuement, amèrement. Ses frêles épaules tremblaient, et du dos de la main elle essuyait les larmes qui ruisselaient sur son visage. Tout avait été perdu le jour où un général étranger avait occupé Istanbul et banni la dynastie sacrée des Ottomans. Ce jour-là, Ahmed-Pacha avait jeté d'un geste auguste son épée dans un coin, et avait pleuré dans le petit pavillon oriental de son palais. Tous les membres de la maisonnée savaient qu'il pleurait et tous se tenaient, muets, sur le seuil du pavillon. Puis son père l'avait appelée et Asiadeh était entrée. Le pacha était assis par terre et son vêtement était déchiré.

« Le sultan est chassé, avait-il dit en détournant le regard. Tu sais qu'il était mon ami et mon maître. Cette ville m'est désormais étrangère. Nous partons. Très loin d'ici. »

Ils s'étaient approchés alors de la fenêtre du pavillon et avaient contemplé longuement les vagues indolentes du Bosphore, les dômes des grandes mosquées et les collines grises, au loin, derrière lesquelles, jadis, les premières troupes des Ottomans s'étaient dressées contre l'Europe. « Nous partons pour Berlin, avait annoncé Ahmed-Pacha. Les Allemands sont nos amis. »

Asiadeh sécha ses larmes. L'obscurité était tombée dans la chambre. Elle percevait le souffle paisible d'Ahmed-Pacha allongé sur le divan. Elle se redressa dans son lit et regarda au loin, les yeux écarquillés. Elle avait la nostalgie d'Istanbul, de sa vieille demeure, de l'air tendre et suave de sa patrie. Elle voyait, proches à les toucher, les minarets de la ville des califes, et une angoisse silencieuse s'empara d'elle. Tout était parti, tout avait disparu. Ne restaient que les douces sonorités de sa langue maternelle et cet amour pour les lignées farouches qui avaient jadis porté la maison d'Osman au pinacle.

« Grand-père était gouverneur de Bosnie », songea-t-elle, et elle se rappela soudain le genou du médecin qui avait effleuré sa cuisse. Elle ferma les paupières et vit ses yeux noirs, un peu bridés.

– Faites “a”, disait le médecin et une auréole brillait autour de sa tête.

– “a” est une forme iakoute. Je suis ottomane, moi. Au génitif, nous disons “i”, répondit fièrement Asiadeh, et elle s'endormit.

Sa main glissa sous la couverture et se posa tendrement sur sa cuisse ferme.

Elle dormait, et Ahmed-Pacha était allongé dans son lit, les paupières closes, mais le sommeil le fuyait. Il songeait à ses deux fils, partis défendre l'Empire et qui n'étaient pas revenus. Il songeait à sa blonde fille, qui aurait dû épouser un prince et qui s'asphyxiait à présent dans l'océan des hiéroglyphes barbares. Il songeait à son portefeuille qui contenait cent marks, toute la fortune de la famille Anbari et, en même temps qu'à tout cela, il songeait au sultan qui se trouvait à l'étranger et qui, comme lui, regrettait certainement l'air suave d'Istanbul.

Puis le jour se leva. Ahmed-Pacha prépara du thé et Asiadeh se réveilla, s'assit toute droite dans son lit et

déclara, avec orgueil et assurance: «Je suis complètement guérie, Excellence.»

Au café Watan de la Knesebeckstraße, l'atmosphère était viciée par la fumée de cigarettes et l'odeur de la graisse de mouton. Le propriétaire était un professeur indien à lunettes à qui l'on attribuait une immense sagesse, ce qui lui avait valu de devoir quitter sa patrie. Son maître d'hôtel s'appelait Smaragd, il avait un long nez et le rang de ministre de Boukhara. La petite table était occupée par des étudiants égyptiens, des politiciens syriens et les princes de la lignée impériale des Kadjars. Ils mangeaient de la graisse de mouton et buvaient du café odorant dans des tasses minuscules. Le cafetier était un brigand des montagnes du Kurdistan, aux larges épaules et aux épais sourcils broussailleux. Il connaissait dix-huit manières de préparer le café, mais ne déployait généralement son art que pour des princes impériaux, des gouverneurs et des chefs de tribu.

Ahmed-Pacha était assis à la table d'angle et observait le cercle sombre de la surface de café fumante. À la table voisine, le Tcherkesse Orkhan-Bei jouait aux dés avec un prêtre au nez camus, de la mystérieuse secte des Ahmadyia.

– Avez-vous appris, Excellence, demanda le patron en s'inclinant devant le pacha, avez-vous déjà appris l'arrivée de Rensi-Pacha du Yémen? Il cherche à recruter des généraux et des hommes d'État pour le service de l'iman local.

– Je n'irai pas au Yémen, protesta Ahmed-Pacha.

– Vous avez bien raison, reprit le tenancier impassible, les Yéménites sont des hérétiques.

Il disparut derrière le comptoir et des tasses s'entrechoquèrent. Le Tcherkesse remporta la partie de dés, alluma une cigarette et tourna les yeux vers le gros Syrien, assis à la table voisine. «Quelle honte, dit le Syrien, un vrai croyant ne

joue pas aux dés.» Le Tcherkesse tira sur sa cigarette d'un air méprisant et se détourna.

Un homme au crâne chauve et aux mains sèches et osseuses fit son apparition. S'arrêtant devant la table d'Anbari, il posa successivement la main sur sa poitrine, ses lèvres et son front.

«Que la paix soit sur vous, Excellence. Voici bien longtemps que nous ne nous sommes vus.»

Le pacha hocha la tête.

– Vous arrivez d'Istanbul, Reuf-Bei?

– Oui, Excellence. J'ai été blessé sur le Sakarya et je travaille à présent dans les douanes. La dernière fois que nous nous sommes vus, j'étais député, et vous, chef du cabinet particulier. Vous vouliez me jeter en prison, vous en souvient-il?

– Je regrette que vous ayez pu vous enfuir, Reuf. Que devient notre patrie?

– Elle prospère, et le soleil brille sur la Corne d'Or. La moisson a été bonne et il est tombé beaucoup de neige dans la région d'Ankara, cet hiver. Vous devriez rentrer, Excellence. Adressez une demande de grâce au gouvernement.

– Je vous remercie. Je suis sur le point de devenir associé dans un commerce de tapis. Je n'ai besoin de la grâce de personne.

L'étranger partit, et les yeux d'Anbari s'emplirent de chagrin. Il pensa à son loyer impayé, au logeur qui le prenait pour un trafiquant levantin, à son cousin Kiasim, qui s'était réfugié en Afghanistan et avait promis de lui envoyer de l'argent, à son autre cousin Mustafa, qui s'était rallié à l'ennemi et ne répondait pas à ses lettres, et à la blonde Asiadeh, qui parcourait le Berlin automnal dans son imperméable trop mince et qui était tombée malade.

Puis il fuma, Smaragd encaissa et s'assit à sa table. «Très

mauvais, Excellence, froid et pauvre, dit-il dans son dialecte à peine intelligible. À Boukhara guerre. Moi, de nouveau ministre.» Il rit, mais ses yeux restaient chagrins.

Dans un coin, un Persan posa la main sur son oreille gauche et chanta tout doucement les sons traînants d'un vieux bajat. Assis au comptoir, l'Indien discutait avec le prêtre des Ahmadyia de la vraie nature de Dieu. Ils se querrelaient âprement. Ahmed-Pacha baissa la tête et songea qu'il pourrait vraiment se faire embaucher par un marchand de tapis comme expert, pour conseiller les collectionneurs européens ignorants. Il soupira et éprouva un léger élanement au côté gauche. Il aimait cette douleur, dernier souvenir de la blessure qu'il avait rapportée plusieurs décennies auparavant de la campagne d'Arabie.

À la table voisine, le Tcherkesse fredonnait une mélodie et souriait d'un air absent. «J'aimerais être pianiste au Restaurant Orient, Excellence», dit-il sur un ton à demi interrogateur, car les nobles professions de ses aïeux, le pillage et la guerre, lui étaient désormais fermées. Les bandes guerrières de ses ancêtres étaient arrivées à la cour des Ottomans et il était né pour diriger et commander. Mais le passé était obscur et flou, comme estompé par un tourbillon de sable du désert. Le présent, c'était le pavé berlinois et le Tcherkesse ne possédait que deux talents – commander et faire de la musique. Or le premier n'était visiblement plus à la mode.

Un faible chuchotement s'élevait de la table où étaient assis les princes kadjares expulsés.

– Il est bien amer, le pain de l'exil, dit l'un.

– Mais non, répondit un autre. Il n'est pas amer. La terre étrangère ne cuit pas de pain du tout pour les exilés.

Ahmed-Pacha se leva. Il quitta le café et parcourut les rues d'un pas lent, la tête basse. Les maisons étaient comme des forteresses étrangères et inexpugnables. Les passants

marchaient rapidement, semblables à des fantômes gris. Silencieux, le pacha traversa la ville bruyante, sourd à sa rumeur. « Je vais acheter des pommes de terre, songea-t-il. Et puis des tomates. Je les mélangerai. Cela fera une bonne purée. »

Il s'arrêta sur la place Wittenberg. Des rayons de soleil obliques inondaient la façade du grand magasin. Le pacha vit des étrangères dont les bas de soie scintillaient. Asiadeh n'avait pas de bas de soie. Les femmes passaient, le regard vide et absent. Soudain, le pacha hâta le pas et s'engagea dans une rue latérale. Un gros homme au teint mat et à la nuque épaisse traversait la Tauentzienstraße. Ahmed-Pacha détourna le regard, plein de désespoir et de lassitude. Quelle amertume pour un ministre impérial d'être obligé de se cacher, parce qu'il devait cinquante marks à un riche compatriote. Il fut pris d'une envie lancinante de se battre, de donner des coups de poing, de lutter. Si seulement il passait dans une rue obscure, un étranger pourrait le bousculer par inadvertance, ce qui lui donnerait un prétexte pour le souffleter. Mais les rues étaient claires, les gens s'écartaient courtoisement, indifférents, et il acheta des pommes de terre, des tomates et du raifort. Puis il rentra chez lui, dans l'immeuble de quatre étages à la vénérable façade verdâtre et propre, dont la porte de marbre portait une plaque indiquant « Entrée réservée aux personnes de qualité ». Évitant l'élégante entrée, il poussa la petite porte qui s'ouvrait à côté de la splendeur marmoréenne du porche principal. Il traversa la cour carrée aux arbres phtisiques et s'arrêta devant le bec-de-cane cassé de son logement. Il ouvrit la porte et pénétra dans le couloir qui conduisait au salon. Asiadeh était assise sur le divan, elle tenait un fil entre ses dents et raccommodait consciencieusement un bas. Sur la chaise, devant elle, un livre grand ouvert. Elle susurrant des phrases barbares incompréhensibles.

Ahmed-Pacha renversa les tomates et les pommes de terre sur la table, Asiadeh vit les sphères rouges se mélanger aux tubercules bruns d'où montait une odeur de terre. Elle battit des mains, soudain pleine de joie, d'exubérance et d'un inexplicable sentiment de bonheur.



Le restaurant universitaire ressemblait à la salle d'attente d'une gare de province. Les étudiants étaient assis en rangs serrés devant de longues tables sans nappe, et dévoraient avec une hâte indifférente les plats qu'un géant leur servait avec une agilité d'acrobate. Une ardoise portant le menu à la craie était suspendue à gauche, vers le milieu du comptoir. La carte déconcertait par la modicité des prix et la grandiloquence du nom des plats.

Asiadeh étudia la liste avec attention, hésitant longuement entre un Königsberger Klops et une pêche Melba. Finalement, la faim l'emporta sur la gourmandise. Asiadeh glissa vingt-cinq pfennigs au serveur qui lui remit en échange une assiette contenant une énorme boulette de viande qui répandait une odeur surette. Elle transporta l'assiette précautionneusement jusqu'à sa table sans la renverser, s'assit et huma avec bonheur son parfum acidulé.

« Déjà guérie, mademoiselle Anbari ? » Elle leva la tête. Le Dr Hassa se tenait devant elle, les yeux fixés sur son assiette.

– Depuis quand les médecins fréquentent-ils la cantine universitaire ? demanda Asiadeh, soulagée de pouvoir enfin parler à quelqu'un qui n'était ni turc ni spécialiste de philologie turque.

– Les médecins hospitaliers sont toujours considérés comme des étudiants, répondit Hassa en s'asseyant à sa

table. Vous êtes turque, n'est-ce pas? Je ne savais pas qu'il y avait des Turques blondes.

Asiadeh le regarda, interloquée. Comment pouvait-on ignorer que les yeux clairs des princesses d'Istanbul étaient célèbres du Tibet jusqu'aux Balkans?

– Cela arrive pourtant, dit-elle modestement en enfonçant sa fourchette dans la viande fumante. Vous n'êtes pas allemand non plus, me semble-t-il?

– Comment savez-vous cela?

Asiadeh rit, toute contente. «Je ne suis qu'une turcologue, j'en conviens, mais je connais assez bien les dialectes. D'ailleurs, Hassa n'est pas un nom allemand.»

Le médecin porta son verre de bière à ses lèvres et observa Asiadeh de ses yeux noirs en amande. Son regard caressa les lignes enfantines de son corps et la tendre courbure de ses lèvres. Il s'arrêta sur les yeux gris légèrement opaques et dans son esprit s'élevèrent d'obscures images de femmes mystérieuses et voilées, de harems aux fontaines de marbre et aux eunuques cruels qui, à la suite d'une intervention chirurgicale, jouaient chez les peuples d'Orient un rôle essentiel, encore imparfaitement élucidé. Il éprouva l'envie soudaine de prendre dans ses bras cette enfant des *Mille et Une Nuits* et sous la table, ses genoux frôlèrent les cuisses minces de la jeune fille. L'enfant d'Asie lui jeta un regard mauvais et l'avertit: «Si vous m'importunez, j'ouvre toute grande la bouche et je fais "a". Je serai alors votre patiente et tout débordement sentimental vous sera interdit par votre code de déontologie.»

Manifestement, cette enfant n'en était plus une, ou alors elle était diablement intelligente. Hassa vida précipitamment son verre.

«Je suis autrichien, confirma-t-il avec bienveillance. Connaissez-vous Vienne?»

Le nom de la ville impériale laissa Asiadeh parfaitement

froide. Elle porta à sa bouche le dernier morceau de viande, jeta un regard un peu chagrin sur son assiette vide tandis que les commissures de ses lèvres s'abaissaient dans une moue de mépris.

«Connaissez-vous Kara Mustafa? Celui qui a fait le siège de Vienne sous Soliman le Magnifique? C'était mon ancêtre. S'il avait triomphé, peut-être vous aurais-je engagé comme médecin personnel.»

Ce n'était pas tout à fait vrai. Le redoutable Kara Mustafa n'était pas réellement apparenté à la famille Anbari. Mais le Viennois parut dûment impressionné.

– Vous m'en voyez fort obligé, princesse, dit-il galamment. Puis-je vous appeler princesse?

– Non, répondit la jeune fille. Ne m'appellez pas princesse.

La tristesse l'envahit et elle songea au prince Abdul-Kerim qu'elle n'avait jamais vu et qu'elle aurait dû épouser. Abdul-Kerim avait émigré en Amérique. Depuis, plus personne n'avait entendu parler de lui. Il avait dû se faire garçon de café.

Le Dr Hassa remarqua l'expression affligée de la jeune fille. Il se précipita au comptoir et revint avec une tête-de-nègre garnie de crème fouettée et surmontée de chocolat fondu. Asiadeh le regarda avec indulgence et mangea la tête-de-nègre. La masse blanche et collante lui barbouillait les lèvres qu'elle lécha d'un petit bout de langue pointu.

«Je suis viennois, reprit Hassa avec énergie, car il était vexé que cette information ait laissé la jeune étrangère indifférente. J'ai terminé mon doctorat à Vienne et ensuite, j'ai passé un semestre à Paris et un autre à Londres pour compléter ma formation. Je suis à Berlin jusqu'à la fin du semestre. Puis, je m'installerai définitivement à Vienne.»

Ce n'était pas non plus la vérité pure, mais la vérité pure était si profondément enfouie dans l'âme d'Hassa qu'il

eût été absurde de l'en extirper pour la révéler au grand jour. Qu'un médecin viennois diplômé parcourût le monde en passant de clinique en clinique n'avait évidemment pas grand sens. Si Asiadeh l'avait interrogé plus avant, elle n'aurait rien ignoré de la passion pour le savoir et de la curiosité toute scientifique qui animaient le Dr Hassa. Peut-être lui aurait-il même expliqué que s'il était venu à Berlin, c'était essentiellement pour s'informer des nouvelles techniques d'otoplastie et de rhinoplastie. Mais il aurait certainement passé sous silence le scandale provoqué par Marion, ainsi que l'existence de Fritz avec lequel, tout l'été, dans le Salzkammergut, elle... mais suffit. Après tout, c'était de l'histoire ancienne et cela ne regardait personne. Il inclina la tête et leva les yeux vers Asiadeh en souriant.

– Oui, dit Asiadeh sans prêter la moindre attention aux propos d'Hassa. Cela fait déjà quatre ans que je suis à Berlin. Nous avons quitté Istanbul après la révolution. C'est assez curieux. J'avais quinze ans lorsque nous sommes partis et je portais déjà le voile. Au début, j'ai eu beaucoup de mal à m'habituer à me promener toute seule dans les rues, sans voile. Maintenant, je dois dire que cela ne me déplaît pas. C'est tout de même indécent. Chez moi, j'apprenais la musique et les langues étrangères. Maintenant, j'étudie la langue de mes ancêtres primitifs. C'est une manière de me rattacher à ma patrie. Vous comprenez?

– Oui. Dans un semestre, j'irai m'établir à Vienne. Sur l'Opernring. Je soignerai les chanteurs.

Ils continuèrent un moment à deviser ainsi sans s'écouter l'un l'autre, et chacun cachait quelque chose. Hassa taisait l'existence d'une Viennoise du nom de Marion, et Asiadeh taisait que le matin même, de bonne heure, un étranger en uniforme de facteur avait frappé à la porte de leur chambre en criant «Courrier!». L'étranger avait remis à Ahmed-Pacha une enveloppe grise cachetée, et lorsque

Ahmed-Pacha l'avait ouverte, elle avait laissé s'échapper la splendeur multicolore de mille roupies afghanes assorties des salutations du cousin Kiasim. Une heure plus tard, un employé de banque fort aimable avait examiné les billets en hochant la tête, avait téléphoné au siège et compté devant Ahmed-Pacha sept cent quarante marks, qui avaient permis à Asiadeh de payer ses droits universitaires et de déguster un Königsberger Klops. Mais ce n'était qu'un détail qui ne regardait absolument pas le Dr Hassa.

– Que faites-vous cet après-midi ? demanda soudain Hassa.

– Travaux dirigés d'histoire ottomane. Étude de documents. Sectes anatoliennes.

– Est-ce très important ? Je veux dire... Il n'est pas impossible que ce soit la dernière belle journée d'automne que nous ayons cette année, et vous avez besoin de grand air. Venez avec moi au Stölpchensee. Je vous parle en tant que médecin, bien sûr.

Asiadeh vit son front rectangulaire, ses lèvres minces et souriantes. Elle pensa à la secte des Kizilbaches et au saint Sary-Saltyk-dede qui l'attendaient. Une bouffée de chaleur lui envahit le visage.

« Allons au Stölpchensee », dit-elle sans s'émouvoir, et Hassa ne se douta pas que pour la première fois de sa vie, Asiadeh acceptait l'invitation d'un étranger.

Ils se levèrent et sortirent. D'un pas assuré, Asiadeh se dirigea vers la station d'autobus.

« Où allez-vous ? » cria Hassa en l'attrapant par le bras. Il la conduisit dans une ruelle voisine et lui ouvrit la portière d'une automobile dont la plaque arrière portait, à côté du numéro, un grand « A » blanc. « Austria », expliqua fièrement Hassa, et la bouche d'Asiadeh s'ouvrit dans un étonnement muet. Elle n'aurait jamais imaginé qu'un homme exerçant un métier aussi modeste pût s'acheter une voiture. En vérité, l'Europe était une terre de miracles.

Ils étaient allongés sur le sable, sur le versant de la dune. Asiadeh frissonnait imperceptiblement. Son regard se posa sur le costume de bain vert qu'Hassa lui avait acheté en route, et le présent lui parut confus et fantastique. Ses doigts roses jouaient avec le sable, et elle avait honte de cette tenue de bayadère.

Au cours des quatre années qu'elle avait passées à Berlin, elle avait découvert l'université, les rues et les cafés. Elle n'avait encore jamais vu de costume de bain et n'avait qu'une idée fort vague de ces lieux où les hommes et les femmes d'Europe, à demi nus et étroitement enlacés, livraient leurs visages aux rayons cléments du soleil du Nord. Ses yeux s'élargirent d'effroi quand l'employée des bains la conduisit dans une cabine exiguë, lui tendit la clé et son costume de bain, et referma la porte.

La petite pièce sombre dégageait une odeur d'eau et de bois. Asiadeh se sentait aussi malheureuse, aussi perdue qu'avant un examen difficile. Elle s'assit sur l'étroit banc de bois et fixa d'un regard perplexe le minuscule chiffon de laine qui était censé couvrir son corps. Ses lèvres esquissèrent une moue, et elle regretta l'univers familier des suffixes ouïgours et des sectes d'Asie Mineure. Elle retira ses chaussures et ses bas, et remua les orteils. Cela l'apaisa un peu. Elle ferma les yeux, enleva sa robe et se précipita dans son costume de bain. Puis elle tourna les yeux vers le miroir mural souillé de déjections de mouches et se figea. Ses petits seins sortaient, nus et inconscients, du tricot largement décolleté. Désespérée, elle s'assit sur le banc et versa des larmes d'impuissance. Non, vraiment, elle ne pouvait pas sortir dans cette tenue, même si toutes les femmes de Berlin se promenaient comme cela. Elle entendit dehors le piétinement de jambes nues et vigoureuses, et leva les épaules anxieusement. Dans la pénombre de la cabine, elle

ressemblait à un oisillon effarouché, acculé. Finalement, elle glissa la tête par la porte entrebâillée et fit signe à l'employée. Elle la fit entrer dans la cabine, la regarda avec des yeux souriants d'embarras et demanda timidement :

– Croyez-vous que je puisse sortir ainsi? C'est que... je vois si mal dans ce miroir.

– Non, répondit l'employée d'une voix grave. Vous ne pouvez en aucun cas sortir dans cette tenue. Vous avez enfilé votre maillot à l'envers.

Elle aida Asiadeh à le remettre à l'endroit et s'éloigna en hochant la tête.

Asiadeh se présenta sur la plage comme un pécheur aux portes de l'enfer. Ses mains étaient crispées sur son corps et elle fermait les yeux. Elle avait la tête qui tournait. À travers ses cils, elle apercevait des dos de femmes, nus, et des hommes à la poitrine velue. «Bismillah» – «Au nom de Dieu», chuchota-t-elle, et à contrecœur, elle ouvrit les paupières. Un inconnu se tenait devant elle, souriant. Elle vit deux mollets droits et hâlés, des orteils écartés. Elle leva lentement le regard, et les jambes se poursuivirent par des cuisses recouvertes d'un maillot. Au prix d'un immense effort, elle obligea ses yeux à s'ouvrir plus grands. Elle distingua sous l'étoffe du costume de bain un ventre bien fait, surmonté d'une large poitrine brune couverte de poils noirs et frisés, et des bras glabres où les muscles jouaient sous la peau. Pour la première fois de sa vie, elle voyait un étranger presque nu, et c'était tout à fait captivant.

«Je suis une femme perdue», songea-t-elle, chagrine, et elle se força à regarder le Dr Hassa bien en face. Il souriait sans comprendre, mais ravi. Il la conduisit alors à sa place et Asiadeh se jeta sur le sable, ne sachant quelle partie de son corps enterrer la première.

– Vous voulez nager? demanda Hassa.

– Non, elle est bien trop froide, répondit Asiadeh, passant

sous silence qu'elle ne savait pas nager et même qu'elle n'avait jamais vu personne le faire.

Le Dr Hassa se dirigea lentement vers le plongeur et Asiadeh vit avec étonnement un adulte se jeter bruyamment dans l'eau sans raison apparente. Confuse, elle regarda autour d'elle. Tous ces corps nus l'aveuglaient. Des hommes et des femmes s'ébattaient dans l'eau, sans ménager leurs forces alors que rien ne les y obligeait, ou restaient allongés, paresseux et immobiles comme des limaces exténuées. Des vieux papiers et des reliefs de repas jonchaient le sable, et une grosse femme s'enduisait le nez d'une masse jaunâtre. Asiadeh s'assit bien droite, entoura de ses bras ses genoux serrés contre elle et sentit sa honte refluer, laissant place à une vague nausée. Ces gens ressemblaient aux animaux d'une ménagerie exotique. De surcroît, ils étaient tous poilus, poilus comme des singes, aux pieds, sur la poitrine, sur les bras. Les femmes elles-mêmes exhibaient d'épaisses touffes de poils sous les aisselles. Asiadeh songea à son propre corps dont elle retirait avec un soin méticuleux le moindre duvet, et à la peau glabre et luisante de son père et de ses frères. Un mépris muet l'envahit. Elle détourna les yeux de ces corps à demi dévêtus et regarda le ciel. Les nuages moutonnants et lointains présentaient des contours bizarres et ressemblaient tantôt au nez du professeur Bang, tantôt à la carte géographique de l'Empire romain au temps de sa plus grande extension. Elle tressaillit quand une averse de gouttes froides s'abattit sur son dos. Le Dr Hassa était revenu, dégoulinant d'eau, ébouriffé comme un caniche mouillé. Il se laissa tomber à côté d'elle et regarda avec un ravissement silencieux l'étrange jeune fille à la lèvre supérieure un peu courte, qui lui donnait une expression un peu gauche et enfantine.

– Comment trouvez-vous cet endroit? Cela vous plaît?

– Oui, merci. C'est la première fois que je viens au Stölpchensee.

– Où allez-vous nager d’habitude ?

– Au Rupenhorn, mentit Asiadeh avec un regard innocent.

Un peu plus tard, ils étaient allongés tous deux sur le ventre, front contre front, creusant le sable de leurs doigts.

«Avez-vous grandi dans un harem, Asiadeh ?» demanda Hassa qui n’en revenait toujours pas d’avoir pu conduire au Stölpchensee pareille beauté orientale.

Asiadeh hocha la tête. Elle expliqua que le harem était un lieu fort agréable, où les hommes n’ont pas le droit d’entrer et où les femmes restent entre elles. Le Dr Hassa ne comprenait pas vraiment. Il croyait savoir parfaitement ce qu’était un harem.

– Aviez-vous beaucoup d’eunuques ?

– Huit. Ils étaient très fidèles. L’un d’eux était mon précepteur.

Déconcerté, Hassa alluma une cigarette.

– Pouah, fit-il. Quelle barbarie. Et votre père avait trois cents épouses, c’est cela ?

– Non. Une seule, rétorqua Asiadeh, blessée dans sa fierté.

Aucun des hommes qu’elle avait connus jusqu’à présent n’avait osé lui poser ce genre de questions. Mais Hassa était médecin, c’était sans doute différent.

Elle fronça les sourcils et sa lèvre supérieure enfantine s’avança.

«Vous trouvez les harems barbares, dit-elle, fâchée. Moi, je trouve que c’est votre nom qui l’est.»

L’effet de cette phrase fut bien plus puissant qu’Asiadeh ne l’aurait imaginé. Le Dr Hassa se redressa et la regarda, ébahi.

– Comment cela, mon nom ? bredouilla-t-il avec un embarras manifeste.

– Ce n’est même pas un nom, reprit Asiadeh irritée. Il y a un Land qui s’appelle la Hesse et un mot allemand,

Hass, la haine. Hassa est un nom barbare, qui n'existe pas en allemand. Cette terminaison en "a" n'a aucun sens.

Hassa se recoucha sur le ventre, la regarda avec un sourire dans les yeux et rit tout bas, soulagé. Dieu soit loué, cette fille ne connaissait personne à Vienne, elle ignorait tout du scandale provoqué par Marion et de l'opprobre attaché au nom d'Hassa. Les philologues étaient des créatures inoffensives.

« Hassa est une abréviation légalement autorisée, expliqua-t-il. Autrefois, ma famille s'appelait Hassanovic. Elle est originaire de Sarajevo en Bosnie, mais s'est installée à Vienne avant l'annexion. Personnellement, je suis né à Vienne. »

Ce fut au tour d'Asiadeh de se redresser. Elle observa le médecin avec stupéfaction.

– De Sarajevo ? demanda-t-elle. Hassanovic ? Excusez-moi – la terminaison en « vic » signifie « fils de », ce qui veut dire que le radical doit être Hassan.

– Vous avez parfaitement raison, confirma Hassa innocemment. Notre aïeul devait s'appeler Hassan.

– Mais Hassan est..., commença Asiadeh et elle se tut, étonnée par sa propre finesse.

– Quoi donc ?

– Je veux dire..., bégaya-t-elle. Ce que je veux dire, c'est que la Bosnie a officiellement appartenu à la Turquie jusqu'en 1911, et qu'Hassan est un nom musulman. Un petit-fils du Prophète s'appelait Hassan.

Hassa comprit enfin où cette drôle de fille voulait en venir.

« Oui, approuva-t-il. Évidemment. En fait, nous sommes des Bosniaques, c'est-à-dire des Serbes qui se sont convertis à l'islam après la conquête turque. Il me semble que j'ai encore quelques vagues cousins à Sarajevo. Je me souviens même que du temps des Turcs, nous possédions des domaines en Bosnie. Mais tout cela est bien loin. »

Asiadeh prit une poignée de sable et la laissa couler lentement entre ses doigts. Sa lèvre supérieure un peu trop courte frémit.

« Mais alors vous devez être musulman, vous aussi? »

Hassa éclata de rire. Il était couché sur le ventre et tout son corps tremblait. Ses yeux s'étrécirent et il s'assit en tailleur dans le sable.

« Petite lady turque, dit-il en riant. Si Kara-Mustafa s'était emparé de Vienne ou si la paix de San Stefano avait pris une tournure différente, je m'appellerais Ibrahim-Bei Hassanovic et je porterais le turban. Mais Kara-Mustafa n'a pas pris Vienne. Je suis donc devenu un bon Viennois, le Dr Alexander Hassa. Connaissez-vous Vienne? Quand le soleil disparaît derrière les vignobles et que des chants s'élèvent des jardins. Ah!... il n'y a rien de plus beau que Vienne. »

Il se tut et jeta à Asiadeh un regard un peu arrogant. La jeune fille leva la tête et sentit le sang affluer à ses joues, ses oreilles, ses yeux, ses lèvres et son front. Elle avait envie de se lever d'un bond et de gifler l'homme qui était couché là, nu dans le sable, et se permettait de se moquer de son monde, elle avait envie de partir en courant et de ne plus jamais entendre parler de la ville aux portes de laquelle la puissance du vieil Empire s'était brisée. Puis elle vit le regard de l'étranger, plein d'une inconscience puérile, son sourire satisfait et ses yeux sombres, séduisants, qui la regardaient avec innocence. Une peine immense l'accabla. Fermant les paupières, elle songea à l'Empire en ruine, dont la chute avait commencé aux portes de Vienne.

– Vous avez trop chaud, Asiadeh? demanda Hassa, soucieux.

– Non, j'aurais même plutôt un peu froid. Je ne suis peut-être pas encore tout à fait guérie.

Elle regarda devant elle, gênée, et ses yeux s'assombrirent.

Le médecin se réveilla soudain en Hassa. Il lui jeta un peignoir de bain sur les épaules et alla lui chercher du café bouillant. Il frotta entre ses mains ses petits doigts froids et inertes, et dressa la liste d'innombrables bacilles qui ont la fâcheuse habitude de s'attaquer aux baigneurs en automne. Alors qu'il en était arrivé aux streptocoques, il vit le visage d'Asiadeh déformé par l'angoisse, et entreprit alors d'énumérer, dans le même ordre, les différentes antitoxines. De toute évidence, cela le tranquillisa considérablement, lui aussi, il caressa la joue d'Asiadeh sans que l'on pût vraiment dire si ce geste relevait d'une intention prophylactique ou érotique, et proposa enfin de la raccompagner chez elle.

Asiadeh se leva. Elle avait les joues écarlates. Le Dr Hassa était le premier homme à s'être permis une caresse, mais ce n'était, là encore, qu'un détail qui ne regardait personne. Elle courut jusqu'à la cabine, jeta son maillot dans un coin avec dégoût et s'habilla hâtivement. Elle sortit et attendit fière et inabordable, à côté de l'automobile, qu'Hassa eût réussi à faire démarrer le moteur.

La route asphaltée était poussiéreuse. Des voitures cornaient, les dépassaient, et Hassa se faufilait entre les autobus, les cyclistes et les chauffeurs de taxi. Pendant ce temps, il lui parlait de son travail à la clinique et d'une résection temporale du septum qu'il avait entreprise le matin même de bonne heure, et qui n'avait duré que huit minutes. Le grand Hajek de Vienne n'aurait certainement pas été plus rapide. En plus, il avait été obligé de tamponner lui-même ce qui, au son de sa voix, constituait manifestement une circonstance aggravante. Asiadeh se laissa retomber contre le dossier. Son visage était attentif et compatissant, mais elle n'écoutait pas ce que disait le médecin. Elle regardait le bord de la route et déchiffrait avec effort les réclames qui les invitaient à ne jamais oublier d'emporter du gros sel Bullrich ou représentaient un homme corpulent qui,

les mains levées, adressait sa plainte au monde entier : « J'ai oublié mon livre des éditions Ullstein dans mon coupé – que vais-je faire au Stölpchensee? »

« Je coule, songea-elle sans réfléchir et sa lèvre supérieure frémit. Je coule, c'est sûr. »

Elle imagina un grand toboggan sur lequel elle glissait lentement vers un lac bouillonnant. Sur l'autre rive, son père lui criait des phrases incompréhensibles mais menaçantes, aux terminaisons philologiquement très intéressantes. Puis elle loucha en direction du Dr Hassa et s'agaça de constater que ce mécréant d'étranger lui plaisait toujours. Enfin, elle découvrit le rétroviseur de la voiture. Dans sa surface de verre polie, elle aperçut une lèvre étroite et sévère, un long nez et deux yeux en amande, qui scrutaient attentivement au loin. Elle regarda dans le miroir jusqu'à ce que ce visage prenne des traits indéniablement mongoloïdes. Ce qui la tranquillisa beaucoup.

À l'instant où l'automobile s'engageait sur le Kurfürstendamm, Hassa achevait le récit de la résection temporaire du septum et pensait à la tendre lèvre supérieure d'Asiadeh. Cette lèvre remua et une voix aux inflexions étrangères dit : « Uhlandstrasse, s'il vous plaît. » Hassa vit fugitivement deux yeux rêveurs et effrayés fixés droit devant eux, sous un front légèrement bombé, assombri par un froncement de sourcils. Énervé, il corna longuement, alors que cela n'avait rien de nécessaire, et tourna dans la Uhlandstraße. Il s'arrêta devant l'immeuble de quatre étages à la vénérable façade gris-vert et regarda autour de lui. Asiadeh le dévisagea et ses cheveux blonds, décoiffés par le vent, tombèrent sur son front. Il se pencha alors vers elle, prit sa tête entre ses mains, et ses lèvres se posèrent sur la petite bouche frémissante. Il perçut un gémissement sourd et sentit les genoux d'Asiadeh se crispier. Ses douces lèvres s'entrouvrirent, elle avait la tête inclinée en arrière et il n'avait plus besoin de la tenir. Puis

Asiadeh se blottit dans le coin de la voiture, elle pencha la tête en avant et, le souffle court, le regard voilé, elle leva les yeux vers Hassa. Lentement, elle ouvrit la portière, sortit et s'arrêta sur le trottoir, souriante, la main gauche posée sur la poignée. Elle porta sa main droite à sa bouche, retira son gant avec ses dents et donna une gifle retentissante à Hassa. Ses yeux lancèrent des éclairs à la fois irrités et décontenancés, ses lèvres esquissèrent un sourire doux et triste, et elle disparut derrière la porte qui portait l'écriteau «vers le pavillon».

Des croissants de lune et des versets du Coran encadrés de noir ornaient les murs. Le lion d'Iran resplendissait de toute sa crinière à côté du loup gris des armes turques. Les trois petites étoiles de la demi-lune égyptienne pendaient paisiblement à côté du drapeau vert du royaume du Hedjaz. Dans la grande salle, des tapis étaient déployés en direction de La Mecque. Sur les tapis et sur les chaises disposées le long des murs, des hommes étaient assis en grande tenue avec fez, turban et pieds nus. Ça et là, l'uniforme jauni d'un haut dignitaire de la cour ou d'un officier supérieur jetait quelques éclairs. Des salutations persanes résonnaient à côté des formules de bénédiction arabes et de vœux de bonheur turcs. Le Cercle oriental de Berlin fêtait le jour de la naissance du Prophète Mahomet.

L'imam, le professeur indien propriétaire du café Watan, avait dit la prière. Des Perses, des Turcs, des Arabes, des généraux et des serveurs, des étudiants et des ministres se serraient les uns à côté des autres, pieds nus, et prononçaient des versets du Coran. Puis ils se prosternèrent dans la poussière devant le Tout-Puissant, tandis que le professeur indien chantait la prière d'une voix aiguë et pleine de tristesse. Après quoi, ils s'étreignirent, s'embrassèrent sur l'épaule et s'assirent sur les chaises, les divans et les tapis de la grande salle. Des serviteurs apportèrent le café, du miel